

# **Le Voyage ultime**

Du même auteur

*Game Over : Gaïa 1<sup>er</sup> cycle,*  
Editions Publibook

*La Révolte des Animaux : Gaïa 2<sup>ème</sup> cycle,*  
Editions Publibook

Frédéric Deparis

# **Le Voyage ultime**

Gaïa : 3<sup>ème</sup> cycle

**Publibook**

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur le site des éditions  
Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook,  
14, rue des Volontaires  
75015 Paris – France  
Tél : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0105269.000.R.P.2005.035.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2005

« Borné dans sa Nature, infini dans ses vœux,  
l'Homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ».

Lamartine

Gaïa est le nom de la Terre, vue comme un système physiologique unique, une entité qui est vivante, au moins

Dans la mesure où, à l'instar des autres organismes vivants,

Sa chimie et sa température sont autorégulées en vue d'un

Etat favorable pour ses habitants.

James Lovelock  
*Gaïa, une médecine pour la planète*

## Chapitre 1

L’homme marchait sur le chemin d’un pas léger. Il faisait beau en cette fin d’après-midi d’automne et les arbresjetaient en pâture leurs dernières parures, rougeoyantes, avant d’être dépouillés par l’hiver. Les champs sauvages s’étendaient à l’infini, libérés de toute servitude, et seule la ligne nette imprimée par la forêt de hêtres centenaires venait briser leur élan. Une biche et son faon broutaient paisiblement, parachevant ce tableau bucolique d’une campagne apaisée.

Vêtu de blanc des pieds à la tête, une longue cape sur les épaules, une canne dorée à la main, l’homme respirait à pleins poumons l’air pur et embaumé délivré avec générosité par une Nature purifiée, réconciliée. Balançant son corps d’un pied sur l’autre, remuant la tête, il fredonnait un air gai, entraînant. Il tendit les bras en avant, les mains ouvertes, dessinant avec sa main gauche de courtes arabesques, invitant la Nature entière à partager sa joie et son entrain.

Son sourire se figea d’un seul coup, lorsqu’il aperçut une vieille femme au détour du chemin. Elle marchait vers lui, à petits pas, le dos courbé, la face contre terre. Concentrée sur sa progression, elle ne vit pas l’homme se rapprocher, au point d’arriver bientôt à sa hauteur. Elle poussa un cri lorsque son regard croisa le sien et, abritant son visage derrière ses mains, elle se jeta sur le bas-côté pour lui laisser la place. Mais l’homme continua sa route, imperturbable, d’un même allant, et après l’avoir suivi du regard, elle reprit son chemin, une fois son cœur apaisé.

L’homme souriait à nouveau : il sortit un petit sifflet de sa poche et le porta à ses lèvres. Aucun son ne troubla le silence, mais il ne fallut pas plus de deux minutes à deux énormes vautours fauves pour apparaître dans le ciel.

Ils planèrent élégamment au-dessus de l’homme, qui applaudit à leur passage, les mains levées, et après quelques coups d’ailes, ils rejoignirent la vieille femme qui continuait sa route, ignorant le danger. Elle s’effondra sans un cri sous le poids des deux rapaces, qui la clouèrent au sol avant de l’achever. L’homme poursuivit son chemin sans se retourner, rassuré par le cri des oiseaux voraces commençant leur festin. A nouveau, tout était tranquille, paisible, et l’homme reprit son pas de danse, chantant à tue-tête, projetant sa canne en avant, avant de la lancer en l’air, pour la rattraper après quelques évolutions parfaitement maîtrisées. Il semblait heureux.

L’après-midi s’achevait lorsqu’il parvint devant la grande allée qui menait à sa demeure, forteresse baroque dont il avait lui-même conçu les plans et dirigé la construction. Longue de plus de cent mètres, l’allée principale était bordée de chaque côté par des statues de bronze représentant animaux sauvages, fauves, rapaces ou grands herbivores, inspirés des maîtres animaliers du XIX<sup>e</sup> siècle. Parvenu près du *Taureau terrassé par un lion*<sup>1</sup>, l’homme promena sa main le long du dos souple de l’animal et caressa la crinière du lion qui broyait dans sa gueule la colonne vertébrale d’un taureau maintenu au sol par les griffes du fauve plantées dans sa nuque et son dos ! Il aimait ces scènes de chasse ou de mise à mort violentes, figées pour l’éternité dans le bronze, qui magnifiaient les expressions de terreur des proies agonisantes, et la cruauté de leurs prédateurs. Il s’attarda ensuite sur *Le python tuant un gnou*, émerveillé par le rendu spectaculaire des anneaux puissants du serpent géant enserrant sa victime, la

---

<sup>1</sup> Toutes sculptures d’Antoine-Louis Barye (1795 – 1875)

bouche ouverte, à la recherche de son dernier souffle. Les muscles saillants de la *Panthère surprenant un zibeth* et les corps enchevêtrés des *Deux ours se battant* l'accompagnèrent jusqu'à la porte qu'il franchit d'un pas alerte, sous le regard énigmatique des deux *Tigres couchés en sphinx* qui en défendaient l'entrée.

Son majordome en livré se précipita vers lui et lui ôta sa cape.

— Monsieur a-t-il fait une bonne promenade ?

— Excellente, Valentin. J'adore la campagne en cette saison, les couleurs automnales sont superbes, et j'ai surpris une meute de loups en pleine chasse, un spectacle que je n'aurais voulu manquer pour rien au monde !

— Comme je vous comprends, Monsieur. Valentin marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre : Monsieur désire-t-il une collation ?

— Oui, vous me l'apporterez dans la Salle de musique ; dites-moi Valentin, tout est prêt pour demain ? Vous savez l'importance que j'accorde à cette journée !

— Les ordres de Monsieur ont été exécutés, comme le souhaitait Monsieur !

— Très bien, Valentin, vous pouvez disposer !

Le majordome s'apprêtait à se retirer, lorsque son maître l'interpella :

— Au fait, Valentin, il y a une femme sur le chemin qu'il faudrait ramasser. Enfin, vous savez ce qu'il faut en faire ?

— Bien sûr, Monsieur, je m'en occupe tout de suite !

— Oui, enfin, après ma collation, cela peut attendre. Je pense, Valentin, qu'il ne sera pas nécessaire de nourrir Gog et Magog<sup>2</sup> ce soir, ils doivent être rassasiés, même si elle n'était pas très charnue ! L'homme sourit à cette évocation.

— Bien, Monsieur, il sera fait suivant les ordres de Monsieur !

Valentin partit, l'homme s'attarda un instant sur la magnificence de son vestibule. Il leva les yeux pour contempler, à plus de dix mètres de hauteur, l'immense fresque baroque, véritable voûte céleste, qui représentait dans une composition tourbillonnante et ascendante *La gloire de Saint Ignace*<sup>3</sup>. La nuée des anges et la foule céleste entourant le Saint montant au ciel dans toute sa gloire, les motifs architecturaux en trompe l'œil sublimant les perspectives donnaient l'illusion d'un palais ouvert sur l'éternité. Tout le reste n'était que marbre, bronze et or. Au milieu du hall s'ouvrait, opulent, l'escalier de pierre, dont la balustrade était ornée à intervalles réguliers de candélabres richement décorés. Sur le palier face au visiteur qui pénétrait dans le hall, trônait, majestueuse, sous une demi voûte, une statue de femme en marbre blanc de Carrare, tenant dans l'une de ses mains un globe terrestre et de l'autre une représentation symbolique de l'Univers. Sous ses pieds nus, était inscrit en lettres d'or : « Gè, Gaéa » ou Gaïa, la déesse de la terre, mère de tout ce qui existait ici-bas, mère des Hommes.

Népomucène se dirigea vers une porte située derrière l'escalier et pénétra dans sa Salle de musique. Le chef d'orchestre se leva instantanément, invitant le reste des

---

<sup>2</sup> En hommage à Jean Giraud et Jean-Michel Charlier pour leur œuvre *Blueberry*. Extrait de *la Tribu fantôme*.

<sup>3</sup> Fresque d'après Andrea Pozzo (Eglise Saint-Ignace à Rome)

musiciens, le chœur et les solistes à faire de même. Ils étaient tous habillés de costume baroque et portaient des perruques blanches poudrées à l'ancienne.

— Que souhaitez-vous écouter Monsieur, dit respectueusement le chef d'orchestre, le corps plié en deux ?

— Pour commencer, *Music for a While*, puis vous enchaînerez avec *l'Air du froid*<sup>4</sup>, le *Ombr mai fu*<sup>5</sup> et les *Motets pour la Chapelle du Roy* de Henry Dumont. Nous verrons pour la suite...

— Bien, Monsieur. Le chef d'orchestre se tourna vers ses musiciens, pendant que le contre-ténor s'installait face à Népomucène et commençait son récital :

— « *Music, music for a while, shall I, ...* », la voix haut perchée du soliste, accompagnée du seul clavecin, provoquait toujours les mêmes « transports » et émois chez Népomucène, qui se cala confortablement dans son fauteuil, dont le velours rouge sang était incrusté en lettres dorées avec l'initiale de son prénom, un grand « N », que l'on retrouvait également au-dessus de toutes les portes intérieures de son château.

Sans un bruit, Valentin pénétra dans la pièce, et déposa sur le petit guéridon en acajou situé près du fauteuil un verre de cristal frappé de l'initiale du maître des lieux. Népomucène but d'un trait le contenu et fit signe à Valentin de se retirer. Les bras ballants, les muscles relâchés, il leva la tête et laissa la drogue agir... Ses yeux voilés fixaient le plafond, orné comme dans l'ensemble des pièces de son château, d'une voûte céleste, tremplin vers l'infini. Libéré, son esprit se détacha de son corps, et tel un ectoplasme, il erra un moment au-dessus de son château et

---

<sup>4</sup> Henry Purcell (1659-1695)

<sup>5</sup> Georg Friedrich Haendel (1685-1759) extrait de "Xerxes"

de son parc, d'où jaillissaient en permanence les colonnes d'eaux de ses mille fontaines en marbre rouge du Langue-doc, crachées par les bouches des Dieux de l'olymphe sculptés dans le marbre blanc de Carrare, offrant un vif contraste accentué par l'éclat du soleil mourant dans les eaux calmes des bassins artificiels.

Puis, il s'en alla, accompagné dans sa longue errance des premières mesures de *l'Air du froid*. Il survola les forêts de hêtres et de chênes millénaires, clairsemées ici et là de clairières où paissaient, tranquilles, des hardes de cerfs, chevreuils et daims. Aux forêts profondes, succédèrent des plaines vallonnées aux herbes hautes et odorantes, irriguées par des rivières aux méandres torturés, dont l'eau claire et limpide laissait deviner la présence de truites argentées se faufilant, gracieuses et vives, au milieu des pierres affleurantes pour échapper au brochet. Un troupeau de chevaux sauvages galopait dans la plaine pour le seul plaisir de l'ivresse, mené par un mâle à la robe grise qui donnait l'allure. Népomucène se retourna sur le dos et, les mains derrière la tête, se laissa porter par la brise, les yeux embrasés par le soleil rouge qui s'évanouissait à l'horizon.

En ces instants, il était véritablement libre, pur esprit, libéré des contraintes d'un corps de chair et de sang, pesant et archaïque. Il ne faisait plus qu'un avec les innombrables cellules qui composaient ce grand organisme vivant, vieux de plus de cinq milliards d'années, la Terre. Il se fondait dans ses fluides vitaux, l'air et l'eau, qui irriguait son épiderme, libérant cette profusion créatrice, dont la Nature était le dépositaire et gardien. Il se fondait enfin dans Gaïa, la déesse Mère, l'Unique, dont il était éperdument amoureux ! Il ne l'avait jamais vue autrement que dans ses rêves, mais elle incarnait pour lui l'idéal féminin, dont la beauté n'avait d'égal que sa création : la Terre. Il avait fait exécuter d'innombrables portraits et sculptures à son effigie, mais la vue de ses pâles copies inertes et infidèles disséminées dans son château

ne parvenait à éteindre le feu qui le consumait de l'intérieur. Même ses orgasmes, obtenus au prix d'une imagination transcendée par l'effet des drogues, n'étaient qu'un leurre destiné à masquer la tragique réalité : ces corps de femme sans âme sur lesquels il s'acharnait n'étaient que de vulgaires ersatz comparés à l'infini sensualité de la déesse Mère ! Non, il ne retrouvait Gaïa qu'en ces moments rares où, pur esprit, il était une partie d'elle-même. Tout le reste n'était qu'illusion et il multipliait ses excursions en dehors de son corps, parce qu'il ne supportait plus d'être éloigné de son égérie.

Népomucène, porté par la brise du soir arriva au-dessus des océans et, pris d'un soudain désir, il plongea dans les eaux calmes, chevauchant tour à tour les paisibles cétacés, baleines bleues et rorquals trahis par les jets d'eau émergeant au-dessus des vagues. Puis, il accompagna les cachalots dans leur course nocturne au plus profond des abysses pour y poursuivre les calmars géants, avant de toucher le fond des mers à quelque cinq mille mètres de profondeur. Repu des ivresses abyssales, il émergea d'un coup, et reprit sa route. Il survola de hautes montagnes balayées par les vents et des déserts de sable et de glace avant de retrouver son corps.

L'orchestre s'était tu ; chacun attendait que le maître reprenne ses esprits. Népomucène, encore sous l'effet de la drogue, trembla de tous ses membres, avant de reprendre lentement le contrôle de son corps. Il resta un long moment immobile, les yeux égarés, avant de fixer intensément le chef d'orchestre.

— Souhaitez-vous écouter autre chose, Monsieur ?

A la recherche de nouvelles sensations, Népomucène avait maintenant envie de se livrer à ses jeux favoris. Sans un mot, il se leva de son siège, et sortit. Pour accéder à sa Salle de jeux, comme il aimait à l'appeler, Népomucène

devait passer par la Galerie des monstres. Dans cette longue artère qui reliait les deux pièces, dix sculptures monumentales en bronze représentaient fidèlement les enfants de Gaïa, nés, selon la mythologie grecque, de l'union tumultueuse et incestueuse de la déesse de la Terre avec Ouranos, le ciel, son fils, mais également avec d'autres de ces amants. Ainsi trônait, redoutable, ramassée sur elle-même, la gueule ouverte, prête à se jeter sur l'infortuné voyageur, la Chimère, monstre femelle à tête de lion, corps de chèvre et queue de dragon, cracheuse de feu. En face d'elle, non moins repoussante, l'Hydre de Lerne avec ses multiples têtes de serpent, qui, décapitées, repoussaient de plus belle, tuait ses ennemis en exhalant son haleine empoisonnée !

Népomucène avait un faible pour les trois furies, sœurs nées du sang versé sur la terre, par Ouranos émasculé par Chronos le Titan, à la demande de sa mère Gaïa. Divinités infernales, Mégère (l'ensorceleuse), Alecto (l'implacable) et Tisiphone (celle qui fait payer le meurtre) quittaient le Tartare, leur demeure, pour venger sur Terre le meurtre et le parricide. Enchaînées l'une à l'autre par des serpents enroulés autour de leurs mains et cheveux, ellesjetaient des regards menaçants, tenant dans leurs mains des fouets et des torches, à la poursuite de dangereux criminels. Face aux trois sœurs, trois frères de sang accrochaient le regard ; les Cyclopes, Brontés (le tonnerre), Stéropés (la foudre) et Argès (l'éclair), autres fils de Gaïa. S'approchant d'Argès, Népomucène caressa son œil unique au milieu du front, ce même œil qu'Ulysse, roi d'Ithaque creva, pour fuir Polyphème, autre cyclope, fils de Poséidon, qui dévorait l'un après l'autre ses compagnons d'infortune, réfugiés dans l'antre du monstre. Au moins les cyclopes avaient une fonction utile, puisque habiles forgerons, ils forgèrent les foudres de Zeus, le trident de Poséidon et l'armure qui rendit Haclès invisible.

Pour éloigner sa vue de ses monstres terrestres, Népomucène promena son regard au plafond. Perché sur Pégase, le cheval ailé né du sang de la méduse, la tête tranchée par Persée, Bellérophon vainqueur de la chimère, grisé par sa victoire, s'envolait vers le mont Olympe<sup>6</sup>, pour défier Zeus, le roi des Dieux, qui, pour le punir de son orgueil, envoya un taon piquer Pégase. Le cheval ailé, fou de douleur, désarçonna son cavalier qui se brisa la nuque sur le sol. Il ne faisait pas bon défier les Dieux.

Avant de pénétrer dans sa Salle de jeux, Népomucène jeta un œil sur deux monstres qui n'étaient pas des enfants de Gaïa, mais qu'il avait voulu représenter, séduit par leur aspect et leur histoire. Figé dans le bronze, la tête de la Gorgone, à la chevelure faite de serpents, ne menaçait plus personne, elle qui de son vivant transformait en pierre tout ceux qui croisaient son regard. Enfin, gardien de la porte des enfers, Cerbère le chien à trois têtes, protégeait l'accès de ce lieu de plaisir, où seul Népomucène avait le droit de pénétrer.

La Salle de jeux était une pièce noire, ronde et vide. Au milieu, trônait un fauteuil, dans lequel Népomucène se glissa avec volupté. Il ouvrit l'un des accoudoirs, et d'un doigt, il traça sur l'écran tactile de mystérieux signes... Puis, il ferma les yeux.

---

<sup>6</sup> Fresque d'après Tiepolo (Palais Labia Venise).

## Chapitre 2

Le peuple se précipitait en masse et en chantant vers la Place de la Révolution, pour assister au supplice du monarque déchu. Il faisait froid en ce matin du 21 janvier 1793, mais le peuple tout à son allégresse, n'en ressentait pas les morsures. Les femmes, aux corsages entrouverts, exhibaient aux regards gourmands des hommes, leurs protubérances naturelles. Perchés sur les épaules, les enfants coiffés du bonnet phrygien arborant la cocarde tricolore, ne perdaient rien du spectacle, excitant par leurs cris accompagnés de vigoureux coups de pieds, leurs « montures dociles », pour se rapprocher le plus près possible de l'échafaud. Caressée par les timides rayons d'un soleil hivernal, la lame biseautée de la guillotine, point de ralliement de cette foule en liesse, excitait les ardeurs et l'imagination. Les exécutions publiques étaient fréquentes en ces temps troublés, mais aucun Parisien n'aurait voulu manquer un événement dont la portée allait bien au-delà des frontières de la France, symbole d'un passé révolu, la fin de la monarchie !

Il était près de dix heures lorsque le martèlement des sabots sur les pavés glissant annoncèrent l'arrivée du condamné. Précédé de la Garde nationale qui vint, tambours battants, prendre place autour de l'échafaud, la charrette, accueillie par des cris et vociférations, s'immobilisa devant la guillotine. Accompagné de son confesseur, le monarque, calme, déterminé et courageux en descendit, avant de monter une à une d'un pas assuré les marches qui le menaient vers la mort. Arrivé sur la

plate-forme, le roi déchu ôta son habit et son col, et resta couvert d'un simple gilet de molleton blanc. Il refusa d'un geste qu'on lui coupât les cheveux et surtout qu'on l'attachât. Les tambours s'étaient tus. La foule, un instant, recueillie. Le moment était propice. Louis XVI se précipite sur le devant de l'échafaud pour haranguer une dernière fois son peuple : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs de ma mort ; je prie Dieu que le sang que vous allez répandre ne retombe pas sur la France ». Mais il ne peut terminer sa phrase car Santerre, l'exécuteur désigné par la Convention, veille. Sur son ordre, les tambours reprennent et couvrent les derniers mots du roi qui se perdent dans le tumulte. Le bourreau s'empare de Louis XVI qui ne songe à résister. Tout est fini maintenant.

Couché sur la planche, Népomucène, la tête dans le croissant de la guillotine, regardait fasciné, la lame qui dans un instant tranchera d'un coup net le cou du monarque, lui ôtant la vie ! Il adorait les exécutions publiques, ce « spectacle de la mort », jouissant du cri des suppliciés et de la foule hystérique. Mais plus encore que les souffrances infligées aux condamnés, ce qui l'excitait, c'était le moment de la mise à mort, cet instant précis où la vie bascule, définitivement. Il observait de près le visage de ceux qui allaient mourir, plongeant ses yeux dans les leurs, pour y déceler la peur, l'angoisse, ou les premières lueurs de la folie ! Il se retira au moment même où le bourreau coucha sur la planche de bois le monarque ventru, pour le lier fermement afin qu'il ne bouge. Népomucène se précipita près du vieux roi, maintenant inerte, la tête enserrée dans le croissant de bois, penchée au-dessus du panier d'osier destiné à recevoir la dépouille mortuaire.

Le couperet tomba ! Le sang jaillit des artères tranchées, éclaboussant les spectateurs du premier rang qui

reculèrent en criant. Le bourreau s'empara de la tête du citoyen Capet et la montra au peuple éructant sa joie et sa haine enfin libérées. Népomucène, au comble de l'excitation, brandissait cette même tête, une main accrochée aux cheveux ensanglantés, à côté de celle du bourreau qui ne pouvait le voir. De sa main gauche, il exhortait la foule à se déchaîner, à donner libre cours à sa vengeance après des années d'humiliation sous le joug de la noblesse et du pouvoir absolu détenu dans les mains d'un seul homme qui avait droit de vie et de mort sur son peuple, le roi ! Comme pour répondre à son appel, des citoyens anonymes s'empressèrent de tremper dans le sang du despote le fer de leur pique, la baïonnette de leur fusil ou la lame de leur sabre. L'un, même, bravant la garde qui tentait de retenir la foule se pressant au pied de l'échafaud, monta sur la guillotine et plongea tout entier son bras nu dans le sang de Capet. Puis il en aspergea par trois fois la foule pour la bénir !

Népomucène dansait sur l'échafaud, tandis que le corps de Louis XVI était délié de la planche, pour être ensuite porté dans le panier d'osier où la tête reposait à nouveau. Le couvercle refermé, Népomucène pensa qu'il était temps de partir : il prit le petit boîtier dans sa main, et traça de nouveaux signes...

Le brouillard recouvrait la plaine et les plateaux de Pratzen, situés non loin du petit bourg d'Austerlitz, en ce matin glacé du 2 décembre 1805. L'armée française, transie, forte de ses 75 000 hommes et 139 canons, s'apprétait une nouvelle fois à affronter la coalition austro-russe, supérieure en nombre et matériel. Trois empereurs étaient présents sur le champ d'une bataille décisive pour l'avenir de l'Europe.

Sept heures du matin ; la bataille est déjà engagée, le piège imaginé par Napoléon pour compenser son infériorité numérique se referme sur l'ennemi. Sur le flanc droit, acculés près des marais et étangs gelés, les six mille grognards aguerris du Maréchal Davout encaissent le premier choc, contre deux corps d'armée autrichiens commandés par le général Buxhowden. A un contre trois, ils ne cèdent pas un pouce de terrain. Au centre du dispositif, face au plateau de Pratzen, le maréchal Soult et ses douze mille hommes attendent l'ordre de l'empereur. Si le brouillard givrant leur cache la vue du champ de bataille, les fantassins perçoivent déjà le fracas des armes, le tonnerre du canon et les cris exutoires des soldats des deux camps qui s'affrontent dans des corps à corps sanglants. Bientôt, les plaintes des premiers blessés et le râle des mourants domineront la plaine.

C'est le signal, enfin ! Les deux divisions « Vandamme » et « Saint-Hilaire » du corps d'armée de Soult se ruent à l'assaut du plateau en rangs serrés, la baïonnette en avant, galvanisées par le roulement des tambours et les encouragements de leurs officiers. En première ligne, Népomucène avance résolument au milieu de ses compagnons d'arme. Il avait déjà vécu toutes les batailles de Bonaparte, dont il admire le génie militaire, de Wagram à Waterloo, mais Austerlitz est sans conteste sa bataille préférée ! Il ne parvient à comprendre la folie ou la bravoure de ses hommes ordinaires plongés brutalement dans l'horreur, et qui affrontent la mort pour la seule gloire de leur empereur et de leur patrie !

Les boulets de canon tirés en aveugle par l'ennemi tracent des sillons rouges dans les rangs des deux divisions qui grimpent sans faiblir les premiers contreforts du plateau. Les rangs se resserrent et, sans la moindre hésitation,